

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 42

Artikel: Pè Dzenèva : la sociéta dai nation
Autor: Suzette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



GARE AUX ELECTEURS !

HAQUE fois que je ne suis pas fixé sur l'importance ou les conséquences d'une mesure ou d'une disposition politique quelconque, chaque fois que je suis embarrassé sur le jugement que je dois porter sur les événements, je vais trouver un de nos gouvernants, un de ceux qui nous ont appelé assez insolemment des vaudois moyens.

Le Vaudois moyen est celui qui paie ses impôts, quel qu'en soit le nombre et l'importance, sans murmurer ; c'est celui dont le salaire n'est jamais soumis à aucun changement ; c'est celui dont on ne se rappelle l'existence, que tous les trois ans ; c'est le pauvre bougre de travailleur, de paysan, de commerçant, d'industriel, de professeur, qui accepte de bonne foi toutes les nouvelles épreuves qu'on lui impose et qui supporte la grande pénitence de la vie, patriotiquement.

Je suis donc allé trouver le brave père François, le bon assesseur de chez nous, c'est auprès de lui d'ordinaire que je vais prendre une consultation lorsque quelque chose me chiffonne et je lui ai demandé ce qu'il pensait de toutes les combinaisons qui se discutent actuellement entre les divers partis politiques à l'approche des prochaines élections.

Le père François tourna la tête après m'avoir lancé un coup d'œil dont la finesse disait clairement qu'il se demandait si je ne me moquais pas de lui.

A la fin, voyant que je m'adressais naïvement à son bon sens, il consentit à me faire connaître son appréciation sur l'inquiétude croissante de nos bons parlementaires.

— Ne voyez-vous pas, me dit-il, que tous ces gens-là ne sont rien moins que rassurés. Ils ont par ce Berne un bon fauteur, un tabouret à la pinte du Jura ou de l'Ours. Ils n'entendent plus les récriminations de leur moitié. Et puis ils ont conscience qu'ils sont quelqu'un et non pas la moitié du premier venu !

— Oui, oui ! père François ! Il y a longtemps qu'on sait ça ! les trois quarts de ces messieurs des Chambres Fédérales tiennent surtout à rester en évidence ! Mais vous m'avouerez qu'avec cette tonnerre de proportionnelle, on est rudement embêté pour les votations ! Comment du diable faut-il faire, avec toutes ces listes, dont la plupart portent deux ou trois fois les mêmes noms, pour voter de sorte ?

— Oh ! c'est pas si difficile que ça ; on choisit la liste qui nous plaît le mieux on biffe tout dessus et c'est valable quand même ! Rien de plus simple, il n'y a pas besoin de se casser la boule.

— En effet, père François, c'est simple comme bonjour, c'est tout de même une belle invention que cette proportionnelle ! C'est le progrès ! Eh ! bien puisque c'est le progrès, marchons avec le progrès.

— Bien parlé mon ami, allons boire un verre en attendant ces votations !

L. Ecteur.

A l'école. — Au cours d'instruction civique le maître interroge un élève :

— Que faut-il faire, Rambaud, pour être enterré avec les honneurs militaires ?

Rambaud, qui a dix ans, se gratte la tête, réfléchit, puis, sûr de son fait, s'écrie :

— Faut être mort, monsieur.



PÈ DZENÈVA

LA SOCIËTA DAI NATION

RA, l'ài a, pé l'Urope et pllie llien, on pucheint cotterd dé fenne que fant martsi lè z'hommo bin adraï. L'ein a dâi vilhies et dâi dzouvenes, dâi galèzes et dai pouettes.

La pllie retse et la pllie grôcha, l'est la mère Ique, que l'a dza dâi mouf d'infants, lo Canadâ, la Djamaïque, lo Bresl, lo Chili, etc.

Aprè cein, l'a na balla dama quasù asse retse et asse grantâ que la mère Ique. L'est la dama Britannia. Et pu, la dama Gaulatie, que l'est bin galèza, Fraù Germania que l'a zù na pucheinte tsecagne avoué son hommo et que l'a saillâ dèfrou de l'hotô. Pù l'Étalique que vegnai fieraude adî pî, rappô à sè doù riere-oncllio Césâ, lo Djùlo et l'Auguste que l'ant bâtsi lo maï dé juïet et lo maï d'ôat.

L'a onco l'Escandinavie que vegnaï d'amont, la Libérique que l'est botecânna de Malaga, la balla Kanique que l'est adî ein nièze avoué ses bouèbes.

Et pu duve pernettes oncodzoùvene, l'Eslovaquie et la Gosselavie que l'ant héretâ de l'Hongrie et de l'Autruche, leu mère-grand.

L'ein a onco iena que l'étaï na pucheinte balla fenna que fasaï la nique à la mère Ique avoué son arzeint et son bllia. Mà l'est on bocon braque, sta pourra Russie. Po couménci, l'a tsandzi dé sobrequieit. Ora, s'appelle la Soviétacie.

La pourra fenna l'a mau èlevâ sè valets : sant devegnu dâi z'orguoïáo et dai lârro : L'ant trovâ moïan, tsi leù, d'eincobllia lo sèlao po avâi na granta vèpra que l'ai dïant « lo grand soï ». Dinse, pllie min dé né et pllie min de dzo : l'est adî la miné. Fant cein po poâi robâ tot cein que pouant trovâ et étertî lé pouërro que voudrant se réveindzi.

Adon, lè dame dâo Cotterd ant saillâ dèfrou la Soviétacie, rappô à clli lârro de valets.

Po finî, l'ài a na boûna vilhie, asse ridaïe qu'ouna pomma reinette ein févrâ, mà adî galèza ovoué son tsapî dé deintalle et son cotillon rodze et bllian, adî grachâose et pllienna d'écheint. Vo l'ai dzâ comprai, vo la cougnaite bin, pardine : l'est noutra bouna mère-grand, l'Helvétie.

Suzette à Djan-Samüet.

L'ELOGE DE LA COLÈRE

OMME je refusais de lui prêter de l'argent, un ami me parla franchement : « Si tu savais, mon cher, quel imbécile tu es ! »

Durant une demi-heure, il développa ce thème. Pour fortifier sa thèse, il cite des exemples, rapports des propres personnes compétentes, multiplie les arguments, me convainc.

Puis, il jura qu'il n'avait pas besoin de mon appui et, pour mieux me punir, fit le serment de ne plus m'emprunter un sou :

— Pas ça ! criait-il en désignant le bout d'un ongle qu'il fit craquer, entre ses dents ; pas ça, tu comprends ?...

J'avais compris. Il s'en alla, claquant la porte. Probablement qu'il ne reviendra jamais plus.

Voilà comment l'amitié cesse alors qu'elle devrait commencer : au moment où l'on se comprend !

* * *

Dans le discours de mon ami, il y avait de l'exagération sans doute, mais aussi de la vérité, le ton convaincu de la voix, la sincérité du regard, la belle indépendance du geste, tout cela en témoignait superbement. Ravi autant qu'ému, je regardais cet homme que j'allais bientôt perdre ; pour la première fois, il osait être franc.

Il y eut bien dans l'exorde des phrases méchantes qui cherchaient à blesser, cependant, elle ne portèrent point, on les sentait trop calculées dans leurs effets, les autres vinrent ensuite, alourdies de reproches encore inexprimés, et là, de toute mon âme j'écoutai.

Je sus comment l'affection réciproque de deux êtres, loin de les unir, les sépare. Egoïste ou insouciant, on attache pas assez d'importance aux confidences faites, l'ami en garde un sentiment de solitude qui ne s'efface pas. Il se tait à cause de son amitié même, par crainte de blesser à son tour, mais se souvient du mal causé, car il n'est pas dans la nature humaine d'oublier autre chose que les joies...

Il suffit après d'un instant de mauvaise humeur et les peines s'expriment par des mots de rancune.

Sincèrement, j'avais cru comprendre mon ami. Il m'en avait donné l'assurance et j'en étais persuadé. Or, voici que soudain, il me jetait le contraire à la face. Dans sa colère, il me remémorait pêle-mêle telle de ses aventures d'amour qui le toucha et me laissa indifférent, tel ennui qui le tourmenta sans m'affliger, tel service qu'il me rendit dont j'eusse dû le remercier. A mesure qu'il s'emportait, je saisissais mieux combien notre affection nous avait tenus éloignés l'un de l'autre, combien sa haine, maintenant, nous rapprochait.

Car c'est une chose curieuse à constater, la loyauté découle souvent de la méchanceté, le mensonge de la bienveillance. Le vice et la vertu ne sont pas opposés autant qu'il peut sembler ; leurs points de contact se confondent, une zone commune les relie où seuls les grands moralistes se retrouvent. Du moins l'affirment-ils.

Or, quand on s'aime, une délicatesse mutuelle nous fait détester la complète franchise, les vérités qui sont ennuyeuses à entendre, on les garde pour soi, c'est une question de tact et c'est une sottise, les amis s'ignorent au lieu de se connaître. Tout au fond d'eux-mêmes ils sentent bien qu'ils vivent désunis et pourtant se supportent.

Mais supporter n'a jamais signifié comprendre.

Ainsi, les rapports gagnent en courtoisie ce qu'ils perdent en sincérité, la politesse met un masque sur les visages et nous fabrique une âme.

* * *

Le rêve avait été d'exprimer ses idées à quelqu'un qui nous fut semblable. On pensait : je ne lui cacherai ni mes défauts, ni mes penchants,